

rience, de la science et de sérieuses délibérations. On ne se met jamais impunément à la tête d'un peuple.

Les besoins de l'homme, a dit un célèbre penseur, dépendent de sa nature, de son organisation physique et morale, et diffèrent suivant les positions où il se trouve.

C'est là une vérité économique que jamais on ne doit perdre de vue.

Ces besoins se divisent comme l'être humain en besoins du corps ou matériels, et en besoins de l'âme ou immatériels. Or, l'instruction est une des principales divisions de ces derniers.

Faudra-t-il en fait d'instruction publique semer indistinctement les maisons d'école et les collèges dans un pays, comme le grain que le seigneur jette à poignées dans ses sillons béants? Ou bien, faudra-t-il prendre l'organisation sociale en considération et agir après avoir muri son action dans l'étude et la réflexion?

Il ne s'agit plus aujourd'hui de laisser le peuple dans l'ignorance, pour l'empêcher d'abuser de la science : il faut accepter son époque telle qu'elle est, franchement et sans arrière pensée. Si le progrès a apporté des forces nouvelles, on doit reconnaître qu'il en est né des faiblesses correspondantes et il y aurait crime à repousser celles-là pour éviter celles-ci,

Il faut bien se rappeler que l'instruction est un des grands leviers et une des grandes sources d'abus dans le siècle où nous vivons ; et, en économie sociale, abuser d'une chose avec de bonnes ou de mauvaises intentions, produit tôt ou tard des conséquences également désastreuses.

Donc, le besoin de s'instruire étant un des besoins principaux d'une population, il faut le satisfaire. Mais, en le satisfaisant, prenons garde d'éveiller dans les diverses couches de la société des appétits dangereux, des désirs hors de proportion avec les moyens de les assouvir.

Aux classes agricoles et industrielles, où le besoin n'est pas grand et où on ne demande que les éléments de la science, ne donnons pas les hauts mets de littérature et de philosophie qui doivent être réservés aux classes riches, aux classes privilégiées.

En donnant son aliment propre à un besoin, l'essentiel est de ne pas faire naître d'autres besoins plus grands. L'instruction élémentaire fournit à l'habitant, à l'ouvrier les moyens d'agrandir le cercle de ses connaissances, de pousser plus loin la perfection de son travail ; lui ouvrir les portes d'un collège, c'est, dix fois sur une, lui faire abandonner son état et le lancer dans des carrières où il croira pouvoir contenter les nouveaux besoins connâtre, de jouir et dominer, dont la science plus complète a développé le germe en lui.

Nous le répétons : l'équilibre est une des loix de l'ordre moral comme elle en est une de l'ordre physique : rompez l'équilibre et la perturbation a lieu, les ravages commencent, le désordre paraît ; c'est la révolution. Rétablissez et maintenez cet équilibre dans les besoins et leur satisfaction, et de suite chaque chose renâit à l'ordre, à la vie qui lui est propre ; et le vrai progrès continue cette marche lumineuse qu'il n'a interrompue qu'aux époques de barbarie, époques de perturbations et de désordres s'il en fut jamais.

En outre, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, il y a des grands propriétaires, des classes privilégiées qui ne s'anéantissent ou ne se laissent pas envahir sans résistances, sans tout ébranler. Pourquoi donc ne

pas respecter ces faits accomplis, indéniables, inhérents à tout ordre social, établi, par Dieu qui a fait les grands et les petits, qui a réglé les besoins suivant les capacités de chacun et qui a donné à tous les moyens de vivre heureux en se contentant de son lot?

Il y a des passions intellectuelles comme il y a des passions morales ; les unes comme les autres ne doivent jamais être cultivées hors de saison. Développer autre mesure le désir de connaître dans les classes inférieures d'une société, c'est y faire entrer l'oisiveté, la recherche du bien être, l'avidité des richesses, et dans un pays représentatif, c'est donner naissance à la plus furieuse passion de toutes, l'ambition politique : aussi, est-il passé en dictum populaire que—les professions mènent à tout.

Pour résumer, voilà où doit aboutir forcément la généralisation des hautes études : faire d'une part le malheur de l'individu qu'elles entraînent hors de sa vocation ; d'autre part, rompre l'équilibre professionnel de la société, créer partout le malaise, l'égoïsme, l'ambition d'arriver à tout par tous les moyens, et préparer enfin à la nation les plus mauvais jours et les plus sombres destinées.

---

La dévotion envers les morts n'est pas seulement l'expression d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur ; et de tous les retranchements que le protestantisme a fait subir à l'intégrité de la doctrine et du culte catholique, le plus étonnant et le plus inconcevable est sans contredit celui qui, en supprimant la prière et le sacrifice pour les fidèles trépassés, brise ce commerce sacré qui nous unit encore après leur mort à ceux que nous avons aimés pendant leur vie. On dirait que la religion prétendue réformée a voulu montrer par cette froide réforme qu'elle n'est pas la religion qu'invoque notre cœur. Qu'y a-t-il en effet de plus suave au cœur que ce culte pieux qui nous rattache à la mémoire et aux souffrances des morts ? Croire à l'efficacité de la prière et des bonnes œuvres pour le soulagement de ceux que l'on a perdus ; croire, quand on les pleure, que ces larmes versées sur eux peuvent encore leur être secourables ; croire enfin que même dans ce monde invisible qu'ils habitent, notre amour peut encore les visiter par ses bienfaits : quelle douce, quelle aimable croyance ! et, dans cette croyance, quelle consolation pour ceux qui ont vu la mort entrer sous leur toit, et frapper tout près de leur cœur ! Si cette croyance et ce culte n'existaient pas, le cœur humain, par la voix de ses plus intimes besoins et de ses plus nobles instincts, dit à tous ceux qui le comprennent qu'il faudrait les inventer, ne fût-ce que pour mettre la douceur dans la mort et du charme jusqu'en nos funérailles. Rien, en effet, ne transforme et ne transfigure l'amour qui prie sur une tombe ou pleure dans des funérailles, comme cette dévotion au souvenir et aux souffrances des morts. Ce mélange de la religion et de la douleur, de la prière et de l'amour,